

CRITIQUE et DIFFERENCE

ACTES DU XXIII^e CONGRES DE L'A.S.P.L.F
ORGANISE PAR LA SOCIETE TUNISIENNE
DES ETUDES PHILOSOPHIQUES
(HAMMAMET, 2-3-4 Septembre 1990)

CONSCIENCE CRITIQUE ET SENS DE LA DIFFERENCE DANS *LA PENSEE* DE MAURICE BLONDEL

M. PATRAO-NEVES
(Portugal)

«Critique» et «différence» sont aujourd'hui des termes philosophiques qui possèdent une signification spécifique bien déterminée, imposée par une philosophie contemporaine, celle de Jacques Derrida. Ils étaient néanmoins, dans le domaine philosophique, d'un usage courant auparavant. Leur compréhension était alors assez large, et leur signification quelque peu ambiguë, parce que non univoque et déterminée en grande partie par le contexte.

Le rapport existant entre ces concepts, dans leur emploi passé et aujourd'hui, ne relève guère que de l'homonymie, et c'est pourquoi il est nécessaire d'approfondir et d'éclaircir le sens qu'ils acquièrent selon les circonstances. Une telle étude pourra fournir une contribution importante à l'enrichissement conceptuel de ces termes philosophiques, de par l'élargissement du champ de leurs déterminations. C'est dans cette perspective que nous nous proposons de les étudier dans la pensée de Maurice Blondel, philosophe contemporain lui aussi, et qui incarne un mouvement débutant dans la seconde moitié du XIXe siècle, et durant jusqu'à la fin de la première moitié du XXe, le positivisme spiritualiste. Nous aurons l'occasion de montrer qu'en donnant expression à cette tendance philosophique, dont la dénomination originelle révèle déjà un sens paradoxal, Blondel va signaler, soit la valeur de la structure logico-formelle de la pensée, soit la valeur de son élan spirituel, terme ultime du devenir. Ces aspects joueront un rôle décisif dans la définition des concepts de critique et de différence.

Il n'est pas difficile de définir le contexte précis dans lequel ces deux concepts apparaissent dans le blondélisme, et où pourront s'établir leurs éventuelles relations. Il s'agit d'un palier intermédiaire

et bien défini dans les niveaux hiérarchiques successifs auxquels la pensée peut s'élever au cours de son procès de gestation, constitution et évolution, à savoir le palier de la conscience. En quelques mots, nous dirons que la conscience émerge de la nature, dans le prolongement d'une pensée réelle qui ne se pense pas encore, qui est comme diluée au sein de la matière brute, et qui s'éveille comme une pensée qui se pense au fur et à mesure qu'elle prend possession des états réalisés, et qu'elle se projette vers des objectifs choisis. C'est, par excellence, l'espace de la dialectique de la «pensée pensée» (qui accepte le déterminisme immanent du penser et le réalise volontairement) et de la «pensée pensante» (qui exprime le dynamisme spontané et irrépressible du penser), où la première cherche sans cesse à atteindre la seconde, sans jamais y parvenir. Leur coïncidence est projetée à un autre niveau, celui de l'identité ou de l'unité suprême, niveau auquel la conscience ne saurait cependant parvenir, dans la mesure où elle-même se caractérise par la disproportion.

Critique et différence se limitent donc toutes deux au même niveau moyen du développement de la pensée, bien qu'elles acquièrent une dimension et un statut différents, et qu'elles soient toutes deux conditionnées dans leur contenu et leur portée par la nature même de la conscience.

Considérons tout d'abord la *critique*, vocable peu courant dans la terminologie blondélienne. Il n'apparaît avec une signification précise que dans *L'action* (1893), où il n'est jamais employé isolément, mais toujours intégré dans l'expression «critique de la vie humaine», titre de l'Introduction, ou tout simplement dans celle de «critique de la vie», que l'on trouve dans le sous titre de l'ouvrage. *Critique* désigne alors le procès de description de la situation concrète de l'homme, de détermination des conditions de réalisation de l'action et leur énonciation en tant que phénomènes, puis d'un renversement d'attitude ultérieur, de par la recherche de ce qu'est le réel, c'est-à-dire de l'être dans les phénomènes et de la reconnaissance des exigences auxquelles l'action est soumise. La critique porte donc sur les conditions *a priori* de l'agir, toujours considéré en acte et jamais sous une forme quelconque de représentation. Dans cette philosophie, d'ailleurs, les représentations sont identifiées aux objets mêmes de la pensée.

Blondel n'utilise plus guère ce terme après 1893, ce qui semble être dû aux fausses interprétations qui ont été faites de *L'action*, et entre autres celle d'une orientation kantienne, à cause du rôle concédé à la volonté et à l'analyse des conditions de l'agir. L'emploi du mot critique venait bien évidemment confirmer une telle interprétation. Pourtant, comme Fr. Taymans d'Eypernon le montre dans son livre *Le Blondélisme* (1), la critique blondélienne est fort différente de celle de Kant, non seulement parce qu'elle se rapporte à l'acte même de connaître, et non à son terme formel et immanent, mais aussi parce que c'est au cours de la vie même que les conditions *a priori* de l'action deviennent évidentes.

Dans la suite de son œuvre philosophique, qui passe du problème de l'action (auquel il reviendra plus tard en le considérant sous une autre perspective et en l'intégrant dans un autre contexte) au problème de la pensée, Blondel maintient l'attitude que la notion de critique impliquait, celle de description de la réalité vécue, en vue de la systématisation de ses conditions *a priori*. Néanmoins, il parle désormais de l'adoption d'une méthode génétique et non d'une perspective critique, prétendant ainsi élargir sa recherche en-deçà du plan rationnel, auquel se borne la critique, et s'acheminer vers la recherche des conditions réelles du penser de par l'approfondissement de ses racines naturelles les plus lointaines. L'objectif est de déterminer «dans le monde sous-jacent à la pensée consciente ou réfléchie, ce qui est irréductible à la notion commune de matérialité, au pur physique (2), réalité que Blondel appelle «pensée noétique». Par progression, l'on passera ensuite au niveau de la pleine réalisation de la pensée, dans le domaine d'une réalité que le philosophe appelle «pneumatique» (3), c'est-à-dire caractérisée par un élan universel de direction spirituelle; seul domaine où l'unité soit possible. Le chemin parcouru est désormais inverse de celui de *L'Action* : il ne s'agit plus d'une déduction *ex principiis*, mais d'une construction *ab initio*.

En nous resituant dans le contexte général du blondélisme, nous dirons donc que la critique ne désigne jamais un processus individuel, mais qu'elle adjectivise l'un des aspects que prend la conscience de soi. Ce qui ainsi prévaut tout au long de l'œuvre blondélienne, c'est l'exercice d'une *conscience critique*, tandis que la conscience est le fondement de l'activité rationnelle et la condition de

toute connaissance. De ce point de vue, la critique est assimilée à la capacité réflexive en général, elle s'exprime en termes d'analyses et possède les défauts que Blondel assigne à l'activité spéculative prise isolément, ceux d'être stérile, sans lien avec la vie vécue, dans le domaine logico-formel où elle s'exerce.

En somme, la spécificité que la critique peut acquérir dans le contexte blondélien, est de porter sur l'activité ou l'acte même du penser, et non sur son contenu noétique. Cependant, elle ne s'affranchit jamais du domaine de la noéticité, où la conscience se révèle, et sa plus haute conquête, en cherchant à dépasser ce niveau intermédiaire (bien que non provisoire), est de découvrir le sens de la différence où la critique elle-même s'installe.

Ce concept de *différence* n'est pas non plus très fréquent dans le discours blondélien, et nous ne sachons pas que le philosophe lui ait jamais donné une définition précise et spécifique. On remarquera néanmoins que le sens courant de *différence*, celui d'altérité, apparaît très fréquemment dans les textes de Blondel au début des années 20, quand commencent les travaux préparatoires de *La pensée*, 1934. Pourtant, répétons-le, ce n'est pas sous le nom de différence que cette notion apparaît mais, de préférence, sous les noms d'*hétérogénéité* (jusqu'au début des années 20) et de *distinction* (à partir de là), termes qui renvoient à une réalité duelle, voire plurielle, où il n'y a pas vraiment de composants, mais bien plutôt des ingrédients d'une seule et même unité. De cette façon, l'idée de différence dépasse dès l'abord celle d'altérité, en signalant qu'elle s'établit toujours entre des aspects qui ne sont pas vraiment dissociables, mais qui plutôt se complètent entre eux, entre les éléments d'une unique réalité totale qui se joignent sans se fondre, et garantissent ainsi leur individualité. D'une certaine façon, nous pouvons dire que la différence n'apparaît que dans une perspective d'unité, ce que nous allons montrer en recherchant sa signification profonde.

Cette notion de différence, qui se fonde sur la tension provoquée par la disparité et la complémentarité simultanées des ingrédients constitutifs de la réalité, apparaît toujours en tant que *conscience d'une steresis ou d'une privation*. Au fond, si la différence se maintient, c'est parce qu'elle se manifeste au sein de la disproportion, et qu'elle résulte du constat d'un manque d'unité dans une philosophie qui,

selon l'expression de René Virgoulay, se veut essentiellement une « métaphysique de l'identité » (4), et d'une identité qui se cherche à deux niveaux : entre l'action, la pensée et l'être de l'homme, entre l'homme et l'Acte Pur, la pensée de la pensée, l'être absolu. Par conséquent, l'affirmation de la différence est concomitante à celle d'un manque, d'une privation. Or, cette privation, on le sent bien, ne saurait être la pure et simple constatation d'une absence. Blondel la désigne par le terme aristotélicien de *steresis*, prétendant ainsi indiquer qu'il s'agit d'une « privation de quelque chose qui serait dû ou naturel, et dont la possession était acquise ou pourrait ou devrait l'être » (5). Et, cependant, tout comme la différence, la privation demeure, non seulement parce que le parcours vers l'identité est infini, en se plaçant à un niveau transcendant, mais aussi parce que l'idée même d'unité exige celle de différence, dans une conception de l'universalité qui englobe toutes les singularités ; et, enfin, parce que le sujet demeure inévitablement au niveau de la conscience, condition nécessaire à son maintien en tant qu'individu. La différence est indélébile.

En résumé, nous dirons que la différence acquiert sa réalité dans la conscience que prend le sujet de son inadéquation intrinsèque (entre l'action, la pensée et l'être), de son incomplétude face à sa destinée surnaturelle. La *conscience de la différence* répond au tissu du réel vécu, elle traduit l'authenticité intérieure de l'homme qui, elle-même incomplète, s'exprime par un irrépressible dynamisme orienté vers la plénitude, le surnaturel, l'Absolu. Différence signifie donc *conscience d'une privation*, expression qui témoigne de la spécificité de ce concept, et qui annonce sa caractéristique la plus positive : celle de se projeter au-delà des limites de la noéticité où se fonde sa réalité.

Critique et différence partagent donc le même domaine de la noéticité. Ces concepts apparaissent à la conscience au fur et à mesure qu'elle se structure et se développe, qu'elle se considère comme conscience de soi (et, simultanément, comme conscience du monde et de l'absolu) et se manifeste comme conscience réflexive. Le procès est celui d'une progressive introduction de l'hétérogénéité, de l'activité et de la capacité inventive dans un milieu auparavant homogène, indéfini et caractérisé par la passivité. C'est la germination de la disproportion dans un milieu considéré auparavant

comme amorphe.

Différence et critique ne sont réelles qu'au niveau de la conscience. La première, étant conscience d'une privation, est déjà l'expression d'un sens pneumatique. La seconde, cependant, vouée à la détermination des conditions *a priori* du penser, demeure liée à la noéticité.

La critique marque le plein exercice de la raison ; la différence, la reconnaissance de son insuffisance. C'est pourquoi, bien qu'apparaissant toutes deux au niveau de la conscience et prenant corps par la pratique de la rationalité, elles acquièrent une dimension et possèdent un statut dissemblables. La critique demeure réduite aux limites de la raison qui la détermine dans son caractère analytique et discursif. La différence, quant à elle, bien que déterminée elle aussi par la nature noétique de la conscience, affirme déjà l'exigence du dépassement de ses limites. Voilà pourquoi la notion de critique, à l'opposé de ce qui arrive avec celle de différence, n'est pas vraiment importante dans la philosophie blondélienne, philosophie de portée métaphysique et de fondement spirituel.

Nous concluons en disant que le terme de «critique» ne désigne pas une doctrine, ni même une méthodologie, mais un simple point de vue, une attitude provisoire, alors que la «différence» définit un niveau de réalité, celui de la conscience. La différence est le substrat de la conscience : «la conscience est différentiation» comme l'affirme Blondel (6).

Notes

(1) Vide Fr. Taymans d'Eypernon, S. J., *Le Blondélisme*. Louvain, Muscum lessianum, 1933, 94-97 pp.

(2) Maurice Blondel, *La Pensée*, I, *La genèse de la pensée et les paliers de son ascension spontanée*, Paris, P.U.F., 1948, p. 237.

(3) Vide, *Ibid.*, p. 239.

(4) René Virgoulay, «Métaphysique de l'identité et pensée de la Différence», in *Recherches de Science religieuse*, I, 66, Juil.-Sept., 1978, N° 3, 321-42 p.

(5) Maurice Blondel, «Principe élémentaire d'une logique de la vie morale», in *Les premiers écrits de Maurice Blondel*, Paris, P.U.F., 1956, p. 139.

(6) Maurice Blondel, *La pensée*, I, p. 107.